



## **Les Voyages extraordinaires de Jules Verne : le roman-monde et ses frontières.**

L'ambition d'une « œuvre-monde<sup>1</sup> », plus spécifiquement d'un « roman-monde<sup>2</sup> », apparaît très tôt chez Hetzel, l'éditeur de Verne, qui, dès l'Avertissement publié en tête des *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* en 1865, revendique la dimension totalisante d'une œuvre embrassant « le plan que s'est proposé l'auteur, quand il a donné pour sous-titre à son œuvre celui de *Voyages dans les mondes connus et inconnus*<sup>3</sup>. » Un tel voyage devait inévitablement rencontrer des frontières, qu'il s'agisse de celles qui séparent le connu de l'inconnu ou de celles qui, à l'intérieur du connu, distinguent les peuples et les nations. Les *Voyages extraordinaires* ne sauraient ainsi faire l'économie d'une réflexion sur la frontière. Elle s'inscrit dans un contexte dont il convient de décliner trois aspects : le regard que « l'institution littéraire » porte sur le roman, le développement dès la fin du Second Empire d'une science nouvelle, la géographie, enfin la tension entre le roman historique, à la mode jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et le « roman géographique<sup>4</sup> » que Verne va s'efforcer de promouvoir, sans réussir pourtant à imposer le terme.

### **DE L'ACADEMIE FRANÇAISE**

L'institution littéraire est notamment incarnée par l'Académie française dont Verne, on le sait, eût aimé briguer les suffrages. Hetzel, prudent, sut l'en détourner, mais le rêve d'être académicien poursuit Verne de 1877 jusqu'à 1883 au moins. Nul doute dans ce contexte que le roman-monde ne soit une forme de réponse à l'absence de considération dont souffre le roman. Si les romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle, de Balzac à Proust en passant par Verne, Zola, et tant

---

<sup>1</sup> L'œuvre-monde se définit comme « une œuvre littéraire qui tente de créer un monde clos, totalisant et complet, dans une volonté un peu mégalomane de représentation, de décryptage et d'élucidation du monde réel » (Marie-Ève Thérénty, « Avant-Propos » de *L'Œuvre-monde au XIX<sup>e</sup> siècle, Romantisme*, 2007/2, n° 136, p. 3.

<sup>2</sup> Sur ce concept, voir Tiphaine Samoyault, *Excès du roman*, Paris, Nadeau, 1999.

<sup>3</sup> Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, « Avertissement de l'éditeur » (Pierre-Jules Hetzel), Paris, Gallimard, Folio classique, 2005, p. 27.

<sup>4</sup> L'expression revient souvent sous la plume de Verne, notamment dans la correspondance avec Hetzel : par exemple le 30 septembre 1883, à propos de *L'Archipel en feu*, il précise à son éditeur : « C'est le prétexte d'un roman géographique sur l'Archipel, et pas autre chose », *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, éditée par Olivier Dumas, Piero Gondolodella Riva, Volker Dehs, tome III (1879-1886), Genève, Slatkine, 2002, p. 198.

d'autres aujourd'hui moins renommés, se sont lancés dans la rédaction de ces œuvres d'ampleur et d'ambition considérables, c'était aussi – même si pas seulement – pour conjurer le rejet institutionnel d'un genre trop souvent dénigré. Le discours de Ludovic Vitet, répondant en 1859 au sein de l'Académie française au premier romancier qui y ait été élu, Jules Sandeau, est symptomatique ; après avoir rappelé que le roman diffuse des « prédications cyniques et venimeuses contre tout ce qu'il y a de sacré en ce monde<sup>5</sup> », l'Académicien s'interroge : « Comment le contenir et quelles barrières lui opposer ? [...] Il menace les lettres, et déjà même il les domine ; tâchons de l'assujettir aux lettres, de lui en inspirer l'esprit et la discipline, de lui en faire respirer les salubres influences. » Puisque l'institution refuse de reconnaître le roman comme partie prenante de la littérature, les romanciers revendiquent un autre type de légitimation. L'ambition de totalité, d'exhaustivité est une réponse à la réduction de champ qu'on leur impose. Lorsque Vitet évoque un roman qui « dit les choses à son lecteur seul à seul, comme à l'oreille, et ose ainsi risquer souvent ce qu'il ferait bien mieux de taire », quelle plus belle réponse que de lui opposer un roman qui sort de l'intime pour conquérir le monde, qu'il s'attaque à la société dans son ensemble, comme s'y essaient chacun à sa manière Balzac ou Zola, ou qu'il vise le monde dans son étendue géographique ? Qui s'intéresse au « roman-monde » ne saurait négliger l'importance de la marginalisation du roman durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Le projet de Verne se conçoit dans ce cadre.

Plus encore, il semble répondre à tous les arguments avancés par l'Académie pour refuser le roman, immoralité comprise. Cette immoralité est définie de manière large : elle est évidemment sentimentale ou sexuelle, du type de celle que dénonçaient déjà les prédicateurs des siècles précédents ; elle est politique aussi, pourrait-on dire : le roman incarne (et suscite tout à la fois) les tentations des « basses classes » avides de mouvement social. Comment ne pas voir que l'œuvre de Verne entend se garder de ces accusations ? La sexualité, on le sait, en est à peu près absente ; la femme même est à peu de choses près exclue, de manière à éviter tout débordement en ce sens. Quant au désordre politique, Verne s'en préserve non moins attentivement, et s'il ne le faisait pas, son éditeur est là, pendant des décennies, pour le rappeler à l'ordre<sup>6</sup>, lui qui vit son œuvre récompensée à plusieurs reprises par le prix Montyon destiné à couronner les « auteurs français d'ouvrages les plus utiles aux mœurs, et

---

<sup>5</sup> Le discours de Vitet peut se lire sur le site de l'Académie française, <http://www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-de-jules-sandeau>, lien valide le 22 juin 2016. Toutes les citations qui suivent sont empruntées à ce discours.

<sup>6</sup> Je laisse ici de côté les derniers textes de Verne, notamment les textes posthumes dont on sait qu'ils ont été plus ou moins largement retouchés par Michel, son fils, pour la publication.

recommandables par un caractère d'élévation et d'utilité morales<sup>7</sup> ». C'est ainsi, pour ne donner que deux exemples, que Verne est tancé par Hetzel lorsqu'il écrit *Kériban-le-têtu* : « J'ai le sentiment que [...] vous avez été entraîné au-delà du possible par la bouffonnerie du sujet et que vous vous rendrez compte à la réflexion que le mariage et la bigamie ne peuvent pas être traités autant par-dessous la jambe<sup>8</sup> » ; quelques jours plus tard, revenant précisément au rêve académique de Verne, Hetzel précise encore : « Il faut garder votre position neutre en politique pour l'avenir<sup>9</sup> ». Si le « roman-monde » de Verne est appelé à parcourir la terre (mais aussi les mers et les airs, on le sait), il doit en revanche se garder de pénétrer trop avant dans les mondes sociaux, laisser hors champ les questions sensibles, politiques et religieuses notamment. Il n'est pas certain que Verne respecte toujours exactement ce programme ; il n'en reste pas moins que ce projet informe largement la rédaction des *Voyages extraordinaires*.

## DES GEOGRAPHES ET DE LA GEOGRAPHIE

La géographie, ensuite. Si Verne, contrairement à Balzac ou Zola, choisit d'investir le monde plutôt que la société française, c'est sans doute par goût personnel. Seule cette passion précoce peut expliquer que le romancier ait fidèlement suivi, de 1865 à 1898, les séances de la Société française de géographie et qu'il ait dépouillé sans relâche le *Tour du Monde* de Charton. Pourquoi, sinon, Hetzel l'aurait-il sollicité, alors qu'il débutait à peine sa carrière, pour achever la rédaction de la *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* que Théophile Lavallée, malade, avait dû abandonner en cours de route ? Cet intérêt s'appuie sur un profond renouvellement de la géographie. L'installation de la Troisième République s'accompagne d'une réflexion sur les programmes scolaires qui, pour la première fois, institutionnalise l'enseignement de la géographie à tous les niveaux de l'école. Émile Levasseur, auteur en 1872 de *L'Étude et l'enseignement de la géographie*, insiste sur la nouveauté de la chose : « Il y a plusieurs genres d'études qui ont été jusqu'ici très-négligés en France, deux entre autres : l'étude des langues vivantes et l'étude de la géographie. / [...] La loi de 1833, qui a tant fait pour l'instruction populaire, n'osait les rendre obligatoires que pour les écoles du degré

---

<sup>7</sup>Hetzel obtint à plusieurs reprises le prix Montyon, pour le *Magasin d'éducation et de récréation* en 1867, pour *La Morale familière*, en 1869, pour *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* en 1875, pour *Les Patins d'argent* et pour *Maroussia* en 1876. Verne, couronné conjointement en 1867, le fut de nouveau en 1872 pour *Cinq semaines en ballon*, *Voyage au centre de la terre*, *Vingt-mille lieues sous les mers*, *De la terre à la lune*, *Autour de la lune*.

<sup>8</sup> Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, 19 avril 1883, *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, tome III, *op. cit.*, p. 167.

<sup>9</sup> Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, le 6 mai 1883, *ibid.*, p. 173.

supérieur [...]. C'est tout récemment, en vertu de la loi du 10 avril 1867, qu'elles sont entrées dans le programme de toutes les écoles primaires ; mais les instituteurs, pour la plupart, n'ont ni la science ni le goût nécessaires ; le matériel leur manque, et la géographie, sauf quelques exceptions, est très-médiocrement enseignée, souvent même, elle ne l'est pas du tout<sup>10</sup>. » Il est soutenu dans ce constat par le rédacteur des programmes proposés la même année à Jules Simon (alors ministre de l'Instruction publique), qui appelle les pouvoirs publics à faciliter le développement de l'enseignement en formant des professeurs spécialisés<sup>11</sup>, avant de préciser la nature des programmes en fonction des différents niveaux scolaires : reprenant les propositions de Levasseur, il propose un enseignement fondé sur une pratique raisonnée de l'enchaînement des connaissances, allant de la géographie physique à la géographie économique<sup>12</sup> et insiste sur la nécessité de les rendre à la fois utiles et agréables, par un large usage de la carte murale et par l'insertion de récits, préférables à une nomenclature aride et décourageante<sup>13</sup>. La progression proposée place la géographie historique, la géographie administrative et la géographie économique<sup>14</sup>, toutes trois consacrées aux interactions entre l'homme et la nature, au terme des apprentissages, soulignant tout à la fois leur difficulté et leur importance ; toutes trois appellent, à des degrés divers, une réflexion sur la frontière. Verne est, aux côtés de Hetzel lui-même et de Jean Macé, créateur de la Ligue de l'enseignement, l'une

<sup>10</sup> Émile Levasseur, *L'Étude et l'enseignement de la géographie*, Paris, Ch. Delagrave et Cie, Libraires-éditeurs, 1872, p. 1.

<sup>11</sup> « Rapport de la commission de géographie à M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts », dans *L'Histoire et la géographie dans l'enseignement secondaire. Textes officiels t. 1 : 1785-1914*, réunis et présentés par Philippe Marchand, Paris, INRP, 2000, p. 384 : « La commission ajoute que, dans l'intérêt de la science géographique, pour contribuer à former des professeurs et pour stimuler le zèle de ceux qui cultivent cette science, il serait très désirable que la géographie eût quelques chaires dans l'enseignement supérieur, par exemple dans les facultés des lettres, dans les facultés des sciences, au Collège de France. » Levasseur a participé à la commission en question.

<sup>12</sup> Levasseur veut « seulement esquisser les principales règles de la méthode, et bien monter la chaîne qui unit étroitement les faits géographiques de tout ordre. » (*op. cit.*, p. 48). Il les classe en douze groupes, de l'étude du climat à celle de la « géographie morale » (*ibid.*, p. 46), avant de synthétiser son propos en ces termes : « en premier lieu, la GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE qui constitue une science toute particulière et qui comprend elle-même plusieurs branches distinctes ; en second lieu, la GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, appuyée sur une science particulière qu'on appelle la physique du globe, étudiant la *nature* dans le climat, dans la géologie, dans le relief du sol, dans le régime des eaux, partie sur laquelle l'enseignement doit longuement insister, parce qu'elle est la clé des deux parties suivantes ; la GÉOGRAPHIE POLITIQUE, appuyée sur l'histoire, étudiant *l'homme* dans son passé et dans son présent, dans les migrations des races, les révolutions des empires, les circonscriptions actuelles des États et dans les divisions administratives ; la GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE, appuyée sur l'économie politique, étudiant les *rapports de l'homme avec la nature* dans l'agriculture, dans les mines et l'industrie, dans le commerce, et s'inquiétant de la condition des peuples, résultante de l'action de l'homme sur la nature et sur lui-même. » (*ibid.*, p. 48-49).

<sup>13</sup> Pour les classes élémentaires, le programme demande de « se borner à une nomenclature très brève, et avoir seulement bien soin de fixer profondément cette nomenclature par des récits, par des descriptions et par la vue des choses mêmes sur la carte. » (*op. cit.*, p. 385) ; pour la classe de grammaire, il insiste : « Nous ne leur demandons qu'une chose : ne pas rendre l'enseignement de la géographie aride en le bornant à des séries de noms appris par cœur ; de décrire, par conséquent, les choses et d'attacher aux plus importantes quelque récit qui intéresse les élèves, ou quelque trait descriptif qui les caractérise. » (*ibid.*, p. 387).

<sup>14</sup> Je reprends les trois termes placés par le rédacteur du programme de 1872 au cœur de l'enseignement des classes d'humanités.

des trois têtes du *Magasin d'éducation et de récréation*, dont le projet inclut explicitement une dimension éducative. Il connaît fort bien ces nouvelles préconisations scolaires, au point que l'apprentissage analytique et raisonné défendu par Levasseur se retrouve dans la plupart des développements géographiques des *Voyages extraordinaires*<sup>15</sup>. Il convient ainsi, pour traiter de la frontière, de tenir compte des « progrès » de la géographie et des interrogations nouvelles qu'ils suscitent.

L'entrée « frontière » du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse diffuse une sorte de vulgate de la manière dont est appréhendé le terme dans les années 1866-1876<sup>16</sup>. L'article s'ouvre sur une définition rapide, qui rattache la frontière à la guerre : « L'ancien sens de *frontière*, dit M. Littré, est front d'une troupe et façade ; *faire frontière* signifie se mettre en bataille pour combattre, se défendre ; et comme on faisait frontière particulièrement sur les limites des pays, le mot a pris le sens de limite d'État à État. [...] Limites, confins d'un État, ligne qui le sépare d'un autre État. » Cette définition est illustrée de plusieurs citations, pour certaines d'inspiration plutôt belliciste<sup>17</sup>, pour d'autres marquées par le rêve de disparition des frontières<sup>18</sup> ; suit un développement « encyclopédique », qui vise à réduire la question des frontières à celle d'un « mur mitoyen<sup>19</sup> », dénonçant la vanité des « frontières naturelles<sup>20</sup> », à

<sup>15</sup> Sur cette question voir Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, « *Les Voyages extraordinaires* de Jules Verne et l'enseignement de la géographie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », à paraître.

<sup>16</sup> Il s'agit des dates de publication du dictionnaire, deux suppléments suivant en 1878 et 1888 ; cet intervalle de temps est aussi celui durant lequel sont publiés nombre des *Voyages extraordinaires*.

<sup>17</sup> *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse, article « Frontière », volume 8, p. 849 : « L'ennemi est sur la *frontière*. Voler aux *frontières*. Tant qu'une nation n'a pas ses *frontières* naturelles, elle est trop inquiète pour ne pas inquiéter ses voisins. »

<sup>18</sup> *Loc. cit.* : « Une époque viendra enfin où les frontières disparaîtront. (Victor Hugo). [...] Autrefois les frontières étaient tout et les peuples n'étaient rien ; bientôt les frontières ne seront rien et les peuples seront tout. » (É. De Gir.) »

<sup>19</sup> *Loc. cit.* : « Au risque d'amoinrir une question à laquelle des querelles sanglantes et interminables, des compétitions éternelles de peuple à peuple, des déclamations éloquentes d'orateurs et de publicistes, des discussions ingénieuses de diplomates, ont donné depuis l'origine des temps une importance factice, nous définirons simplement la question des *frontières* : une question internationale de mur mitoyen ; querelle d'avocat et de procureur, voilà tout. / Avec cette restriction toutefois que, autant le mur mitoyen est nécessaire pour délimiter la propriété respective et empêcher l'intrusion sur le bien d'autrui, autant la *frontière* est inutile pour arrêter les entreprises des conquérants ; elle est efficace seulement pour entraver l'échange des richesses entre les nations contiguës. Avec cette observation encore que le mur mitoyen, plus inoffensif, n'a jamais donné lieu qu'à des questions d'argent, funestes aux plaideurs, utiles par compensation aux défenseurs de leurs intérêts, tandis que les querelles de *frontières* ont fait couler autant de sang que tous les fleuves réunis peuvent charrier d'eau à l'Océan dans l'espace d'une journée. »

<sup>20</sup> *Loc. cit.* : « Mais ces limites, que nous devons nous astreindre à respecter, en attendant que le temps soit venu de les supprimer, qui doit les tracer, qui les trace en effet ? Le seul criterium possible à cet égard, c'est le droit du premier occupant, faussement dénommé droit, puisque ce n'est qu'un fait ayant généralement une usurpation pour origine, ou le droit du plus fort, qui est un fait plus injuste et plus brutal. [...] / Comme remède à un aussi grand mal, on a inventé les *frontières* dites *naturelles*. La nature, à notre avis, est absolument innocente des *frontières* qu'on l'accuse d'avoir créées. Il existe bien des chaînes de montagnes, des mers et des rivières ; mais l'homme travaille tous les jours, avec un succès de plus en plus marqué, à creuser des tunnels, à construire des navires, à jeter des ponts pour annihiler tous ces accidents du sol qui sont des obstacles naturels, mais non pas des *frontières* naturelles. »

laquelle est opposée leur dimension historique<sup>21</sup>. L'article conclut sur la victoire du « cosmopolitisme de l'idée » et la suppression des « frontières morales<sup>22</sup> ». S'il ne fait référence à aucun géographe et prend ses exemples de préférence chez des historiens ou chez des écrivains, le propos n'en est pas moins évidemment redevable à la pensée d'Élisée Reclus.

Le géographe, dont on sait que Verne le cite abondamment dans la seconde partie de son œuvre romanesque surtout<sup>23</sup>, s'est beaucoup intéressé aux frontières. Dès le premier volume de sa *Nouvelle géographie universelle* consacré à l'Europe, en 1876, il s'attache précisément à la question des frontières, dont il récuse fermement la dimension « naturelle », considérée par lui comme une fiction<sup>24</sup>. Il s'oppose par ailleurs à une reconnaissance sans condition des frontières administratives et/ou historiques, fruit des « caprices » de l'histoire<sup>25</sup>.

## DU ROMAN HISTORIQUE AU ROMAN GEOGRAPHIQUE

Car la frontière, pour Verne comme pour Reclus, a partie liée avec l'histoire. Elle est une strate visible de cette « action humaine sur la géographie physique<sup>26</sup> » que Reclus poursuit dans ses textes. Or, si l'histoire et la géographie avancent inextricablement mêlées en la matière, l'un des projets de Verne est bien de substituer au roman historique, dont la mode est

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 850 : « Du reste, même sur terre, la délimitation des frontières est une opération délicate et même périlleuse, qui souvent n'est pas complètement résolue après des siècles. »

<sup>22</sup> *Loc. cit.* : « Du reste, le despotisme le plus vigilant ne réussira plus désormais à entraver le cosmopolitisme de l'idée. Les frontières morales sont supprimées ; les frontières matérielles auront leur tour. Question de temps et de patience. »

<sup>23</sup> Sur cette question, voir par exemple la thèse de Lionel Dupuy, *Géographie et imaginaire géographique dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne : Le Superbe Orénoque* (1898). On peut la consulter en ligne à l'adresse suivante : [https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/447863/filename/These\\_Lionel\\_Dupuy.pdf](https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/447863/filename/These_Lionel_Dupuy.pdf). Lionel Dupuy propose notamment un tableau des références à Élisée Reclus, p. 95.

<sup>24</sup> Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes, I, L'Europe méridionale*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1876, chapitre II, « L'Europe », p. 10 : « D'autres prennent les arêtes du Caucase et des monts Oural pour frontière commune des deux continents ; mais cette division, qui semble plus raisonnable au premier abord, n'en est pas moins absurde : les deux versants d'une chaîne de montagnes ne sauraient être désignés comme appartenant à une formation distincte, et, le plus souvent, ils sont habités par des populations de même origine. »

<sup>25</sup> *Loc. cit.* : « [...]le contraste entre les deux parties du monde est trop considérable pour que la science cesse de partager l'Europe et l'Asie en deux masses continentales. Mais où se trouve la vraie ligne de séparation ? D'ordinaire, les cartographes s'en tiennent aux limites administratives qu'il plaît au gouvernement russe de tracer entre ses immenses possessions européennes et asiatiques : c'est à dire qu'ils se conforment à des caprices. »

<sup>26</sup> « De l'action humaine sur la géographie physique. L'homme et la nature », *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> décembre 1864, p. 762-771. Mais Reclus insiste texte après texte sur l'interaction de l'homme avec la nature et sur la manière dont il modèle le paysage. Ainsi dans la *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes, I, L'Europe méridionale* : « La forme et la hauteur des montagnes, l'épaisseur des plateaux, les dentelures de la côte, la disposition des îles et des archipels, l'étendue des mers, perdent peu à peu de leur importance relative dans l'histoire des nations, à mesure que celles-ci gagnent en force et en volonté. Tout en subissant l'influence du milieu, l'homme la modifie à son profit ; il assouplit la nature, pour ainsi dire, et transforme les énergies de la terre en forces domestiques. [...] En étudiant l'espace, il faut tenir compte d'un élément de même valeur, le temps. » (*op. cit.*, p. 8).

en train de décliner même s'il connaît encore de beaux succès, un « roman géographique ». Jean-Marie Seillan, dans un remarquable article<sup>27</sup>, a bien montré tout à la fois comment Verne envisage de capitaliser sur les succès passés du roman historique, et comment l'œuvre qu'il invente se détourne radicalement des principes de ce dernier, remplaçant notamment « l'aventure » par « le voyage », « la translation d'un lieu en un autre<sup>28</sup> », qui impose un rythme narratif nouveau, tout de lenteur, d'interruptions, d'attente ; substituant aussi à un projet de transmission patrimoniale « une culture nouvelle de l'investigation spatiale et de la découverte<sup>29</sup> ». Dans ce « coup de génie qui consiste à dérapier de l'histoire à la géographie<sup>30</sup> », le passage des frontières apparaît comme un lieu particulièrement sensible, puisqu'il impose précisément au récit géographique la marque de l'histoire. La frontière, espace limitrophe entre deux pays, se manifeste aussi comme un espace de friction entre deux genres ou formes, le roman historique et le roman géographique. C'est à la lumière de cette tension qu'il convient de la saisir chez Verne qui écrit, faut-il le rappeler, dans une période particulièrement agitée, marquée notamment par l'expansion coloniale et le morcellement d'empires naguère puissants mais devenus fragiles (empire russe, empire ottoman), qui font précisément bouger les frontières. La représentation de la frontière apparaît à cet égard comme une gageure : son franchissement entraîne comme nécessairement le passage du roman géographique au roman historique, à tout le moins le risque de glissement de l'un à l'autre, avec les dangers de débordements politiques qui l'accompagnent, avec le risque, aussi, de dilution de ce qui fait l'originalité de la narration chez Verne.

## DES RECITS SANS FRONTIERES

C'est à cette aune qu'il faut comprendre, sans doute, l'étonnant parcours du *Tour du Monde en 80 jours* (1872), peut-être le plus célèbre des *Voyages extraordinaires*, dans lequel le héros Philéas Fogg, accompagné de son fidèle Passepartout, traverse successivement l'Asie et l'Amérique avant de revenir en Europe, sans jamais rencontrer de frontière<sup>31</sup>. À cette aune

---

<sup>27</sup> Jean-Marie Seillan, « Petite histoire d'une révolution épistémologique : la captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne », dans *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle ?*, sous la direction de Corinne Saminadayar-Perrin, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, p. 199-218.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>30</sup> Jean Delabroy, « Jules Verne ou le procès de l'aventure et de son livre », *L'Aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Roger Bellet (dir.) Lyon, Presses Universitaires de Lyon, Littérature et idéologies, 1985, p. 127.

<sup>31</sup> Le terme n'est prononcé qu'une fois, mais il ne joue aucun rôle dans l'action. Dans le chapitre XXIX, « Où il sera fait le récit d'incidents divers qui ne se rencontrent que sur les rails-road de l'Union », une phrase précise :

aussi qu'il faut lire la fantastique histoire du *Testament d'un excentrique* (1899), dans laquelle six personnages sont emportés à travers les États-Unis, passant d'un état à l'autre, franchissant les frontières des uns et des autres, sur le mode du jeu : le voyage se présente en effet comme une gigantesque partie de jeu de l'oie, chacun des états correspondant à une case (parfois à plusieurs) du plateau : la frontière semble n'avoir plus ainsi d'existence que ludique. Tout se passe comme si Verne s'efforçait autant que possible d'ignorer les soucis que posent les frontières, refusait même de réfléchir à ce qu'elles signifient.

L'idéal des *Voyages extraordinaires* résiderait ainsi dans un monde sans frontières, dans lequel rien ne résiste au progrès du voyageur. Tel est le sens du sous-titre donné à la série, « Voyage dans les mondes connus et inconnus », prolongé par l'acte de foi de deux des personnages de *La Maison à vapeur* (1879-1880), que « rien n'arrête plus » : « – Cela se fera, répondit le capitaine Hod, comme se feront, un jour, les voyages au pôle sud et au pôle nord ! – Évidemment ! – Le voyage jusque dans les dernières profondeurs de l'Océan ! – Sans aucun doute ! – Le voyage au centre de la terre ! – Bravo, Hod ! – Comme tout se fera ! ajoutai-je. – Même un voyage dans chacune des planètes du monde solaire ! répondit le capitaine Hod, que rien n'arrêtait plus. – Non, capitaine, répondis-je. L'homme, simple habitant de la terre, ne saurait en franchir les bornes ! Mais s'il est rivé à son écorce, il peut en pénétrer tous les secrets. – Il le peut, il le doit ! reprit Banks. Tout ce qui est dans la limite du possible doit être et sera accompli. Puis, lorsque l'homme n'aura plus rien à connaître du globe qu'il habite... – Il disparaîtra avec le sphéroïde qui n'aura plus de mystères pour lui, répondit le capitaine Hod. – Non pas ! reprit Banks. Il en jouira en maître, alors, et il en tirera un meilleur parti. » Seul cet acte de foi légitime que l'explorateur, qui repousse la frontière, se trouve au centre des *Voyages extraordinaires* de préférence au géographe<sup>32</sup>. Il est d'ailleurs permis de se demander si Reclus, attentivement lu par Verne, n'a pas en retour puisé une partie de ses intuitions chez le romancier. C'est ce que pourrait laisser penser l'ouverture de sa *Nouvelle géographie* qui promeut de même, plus que le « géodésien », « l'astronome », le « météorologiste » ou le « physicien », « l'explorateur », opposant au « rétrécissement de l'espace mystérieux » permis par le déploiement des connaissances « un énorme vide, d'un diamètre tel que la lune pourrait

---

« Pendant la nuit, on laissa sur la gauche le camp Walbah. Le Lodge-pole-creek courait parallèlement à la voie, en suivant la frontière rectiligne commune aux États du Wyoming et du Colorado. À onze heures, on entra dans le Nebraska [...] ». Mais le roman ne tire aucun parti de ce passage de frontières.

<sup>32</sup> On ne saurait, bien entendu, oublier le merveilleux Paganel des *Enfants du capitaine Grant* (1866-1867), non plus que les savants, plus scientifiques cependant que géographes au sens strict, des *Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* (1871-1872). Mais il n'en reste pas moins que sur l'ensemble de l'œuvre, les explorateurs, volontaires ou forcés, sont plus nombreux que les géographes.



y tomber sans toucher aux régions de la planète déjà visitées<sup>33</sup> » : ne croirait-on pas lire du Verne ?

## UN TOURISTE AUX FRONTIÈRES : UN DÉFI LANCÉ À LA MODERNITÉ

Il arrive cependant que certains romans se saisissent de la question des frontières et la placent en leur cœur. Ce sont alors deux figures qui s'imposent, celle du touriste et celle de l'insurgé et/ou de l'exilé. Elles définissent, en apparence du moins, deux approches différentes de la frontière, l'une pittoresque, l'autre plus immédiatement politique.

C'est du côté du pittoresque qu'on situera *Kériban-le-Têtu* (1883), « bouffonnerie<sup>34</sup> » sur l'adaptation dramatique de laquelle Verne misait beaucoup. C'est ici la frontière qui crée l'aventure et ce sont les droits de douane qui sont au cœur du propos : la frontière, en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, est pensée dans une optique de commerce et de libre circulation des marchandises et des hommes. Un riche négociant turc, Kériban, travaillant sur la rive européenne de Constantinople alors qu'il réside sur sa rive asiatique, apprend soudain qu'une taxe sur le passage du Bosphore vient d'être créée<sup>35</sup> ; non contente d'accréditer l'idée d'une

---

<sup>33</sup> Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes, I, L'Europe méridionale, op. cit.*, p. 1 : « La Terre n'est qu'un point dans l'espace, une molécule astrale ; mais pour les hommes qui la peuplent, cette molécule est encore sans limites, comme aux temps de nos ancêtres barbares. Elle est relativement infinie, puisqu'elle n'a pas été parcourue dans son entier et qu'il est même impossible de prévoir quand elle nous sera définitivement connue. Le géodésien, l'astronome nous ont bien révélé que notre planète ronde s'aplatit vers les deux pôles ; le météorologiste, le physicien ont étudié par induction dans cette zone ignorée la marche probable des vents, des courants et des glaces ; mais nul explorateur n'a vu ces extrémités de la Terre, nul ne peut dire si des mers ou des continents s'étendent au delà des grandes barrières de glace dont on n'a point encore pu forcer l'entrée. Dans la zone boréale, il est vrai, de hardis marins, l'honneur de notre race, ont graduellement rétréci l'espace mystérieux, et, de nos jours, le fragment de rondeur terrestre qui reste à découvrir dans ces parages de dépasse pas la centième partie de la superficie du globe ; mais de l'autre côté de la Terre les explorations des navigateurs laissent encore un énorme vide, d'un diamètre tel que la lune pourrait y tomber sans toucher aux régions de la planète déjà visitées. » (je souligne).

<sup>34</sup> Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, le 19 avril 1883, dans *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, t. III, *op. cit.*, p. 167 : « Je sors de la lecture du second volume de *Kériban*, et j'ai encore la tête trop bourrée des détails et des incidents pour me rendre un compte bien définitif de ce que je pense de l'ensemble. / A priori, il me semble qu'il pourra paraître à un certain nombre de vos anciens lecteurs, que le fond repose trop sur une plaisanterie trop prolongée. / Cela va bien page à page, chapitre à chapitre. Et cependant cela paraît un peu long. La gageure paraît poursuivie d'une façon qui pourra fatiguer ceux de vos lecteurs auxquels vous avez donné le goût de points de départ plus solides et plus captivants. / C'est presque partout un tour de force de facture et je comprends qu'en faisant cette broderie presque sans fin vous vous soyez amusé sans vous rendre assez compte que la trame était bien légère pour sa longueur. [...] J'ai le sentiment que [...] vous avez été entraîné au-delà du possible par la bouffonnerie du sujet [...] ».

<sup>35</sup> *Kériban-le-Têtu*, Paris, Hachette, Le Livre de Poche, 1967, p. 44 : « Le chef de police tira alors un papier, revêtu des sceaux réglementaires, et d'une voix haute, il lut l'arrêté suivant : « Par ordre du Muchir, président le Conseil de police, un impôt de dix paras, à partir de ce jour, est établi sur toute personne qui voudra traverser le Bosphore pour aller de Constantinople à Scutari ou de Scutari à Constantinople, aussi bien par les caïques que par toute autre embarcation à voile ou à vapeur. Quiconque refusera d'acquiescer cet impôt sera passible de prison et d'amende. »

frontière « naturelle » que constituerait le détroit, séparant l'Europe de l'Asie, elle lui donne consistance. Kériban devra donc acquitter cette taxe le soir même pour regagner son domicile puis, jour après jour, pour se rendre sur la rive européenne. Riche, mais attaché à ses prérogatives de libre circulation, il refuse de payer<sup>36</sup>. Et le voilà parti pour un long tour de la mer Noire, qui lui permettra, au prix de dangers et de frais considérables, de changer de rive sans acquitter de taxe<sup>37</sup>. Accompagnant Kériban et ses compagnons, le lecteur va de même parcourir les différents pays qui bordent la mer Noire, sans guère s'arrêter à leurs frontières, sans manquer toutefois de les évoquer.

La correspondance donne à cet égard un témoignage précieux du relatif dédain dans lequel Verne tient la question. Lisant les premières rédactions du roman, Hetzel doit mettre en garde son auteur : « Je crois bon de ramener votre attention sur un fait qui, dans *Kériban-le-têtu*, va avoir son importance, si, comme cela serait préférable, cette aventure se passe en ce moment même. / Vous laissez subsister comme faisant partie de la Turquie d'Europe des territoires cédés depuis 1878, soit à la Russie, soit à la Roumanie et la Bulgarie. Il y aurait lieu d'y faire attention et d'être précis sur ces points-là, qui ont pour effet de déplacer les frontières pour vos voyageurs. / Vous ne pourriez maintenir la géographie que vous adoptez qu'en ôtant à votre récit l'intérêt de l'actualité et en le plaçant avant la guerre russo-turque. / La carte que vous devez mettre dans le livre peut-elle être la vieille carte, et ne serait-ce pas vieillir votre livre dès son apparition que de le faire autre qu'il ne peut l'être dans cette question au point de vue actuel ? Il serait bien facile de faire prendre des informations sur toutes ces questions-là. Je vous envoie une *Géographie* parue il y a quelques jours qui doit les contenir<sup>38</sup>. » Verne, sans se formaliser davantage, reconnaît l'erreur et la rectifie<sup>39</sup>. De fait, dans ce roman, les frontières sont essentiellement appréhendées en termes de frontières naturelles : c'est le cas par exemple de

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 48 : « Eh bien, j'irai à Scutari, et je ne traverserai pas le Bosphore, et je ne paierai pas... – Vraiment ! – Quand je devrais... oui !... quand je devrais faire le tour de la mer Noire. – Sept cents lieues pour économiser dix paras ! s'écria le chef de police, en haussant les épaules. – Et je remonterai la Turquie, je traverserai la Chersonèse, je franchirai le Caucase, j'enjamberai l'Anatolie, et j'arriverai à Scutari sans avoir payé un seul para de votre inique impôt ! »

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 53-54 : « La Turquie d'Europe comprend actuellement trois divisions principales : la Roumélie (Thrace et Macédoine), l'Albanie, la Thessalie, plus une province tributaire, la Bulgarie. C'est depuis le traité de 1878 que le royaume de Roumanie (Moldavie, Valachie et Dobroucha), les principautés de Serbie et de Montenegro, ont été déclarés indépendants, et que l'Autriche occupe la Bosnie, moins le « sandjak » de Novi-Bazar. / Du moment que le seigneur Kériban prétendait suivre le périmètre de la mer Noire, son itinéraire allait d'abord se développer sur le littoral de la Roumélie, de la Bulgarie et de la Roumanie, pour atteindre la frontière russe. / De là, à travers la Bessarabie, la Chersonèse, la Tauride ou bien le pays des Tcherkesses, à travers le Caucase et la Transcaucasie, cet itinéraire contournerait la côte septentrionale et orientale de l'ancien Pont-Euxin jusqu'à la limite qui sépare la Russie de l'empire ottoman. / Puis ensuite, par le littoral de l'Anatolie, au sud de la mer Noire, le plus têtu des Osmanlis rejoindrait le Bosphore à Scutari, sans avoir rien payé de la taxe nouvelle. »

<sup>38</sup> Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, le 21 octobre 1882, *op. cit.*, p. 160.

<sup>39</sup> Lettre de Jules Verne à Hetzel, le 23 octobre 1882, *op. cit.*, p. 161 : « J'ai reçu votre *Géographie*, et je viens de mettre Kériban au courant de 1882. »

la chaîne des Balkans<sup>40</sup>. Alors même que Kériban parcourt deux des empires tout à la fois les plus vastes et les plus fragiles du monde contemporain, il n'est guère question d'histoire et de déplacements historiques des frontières, même s'ils sont évoqués ici ou là<sup>41</sup>. De ce fait l'actualisation des cartes réclamée par Hetzel ne modifie pas radicalement le propos.

Si le roman précise, étape après étape, l'avancée des voyageurs et le franchissement des frontières, ce dernier n'est d'ordinaire guère dramatisé et ne donne pas lieu à des scènes remarquables : tout juste peut-on, à l'occasion, s'inquiéter pour Kériban de nouveau décidé à résister aux douaniers<sup>42</sup> ou frémir à la frontière russo-turque, marquant l'entrée dans des terres désertiques et désertées<sup>43</sup>. Force est pourtant de constater que les dangers du voyage ne tiennent pas au passage des frontières, qui figure à cet égard une potentialité romanesque négligée. Les frontières, interprétées dans une dimension pittoresque, semblent essentiellement vouées à permettre la distinction de coutumes vestimentaires ou alimentaires, conformément au cahier des charges de la littérature de voyage. Ce n'est d'ailleurs pas le

<sup>40</sup> *Kériban, op. cit.*, p. 68-70 : « Ils traversaient alors la province de Bulgarie, à l'extrémité sud de la Dobroutcha, au pied des derniers contreforts de la chaîne des Balkans ? / Là, les difficultés furent grandes, pendant ce difficile passage, tantôt au milieu de vallées marécageuses, tantôt à travers des forêts de plantes aquatiques, d'un développement extraordinaire, dans lesquelles la chaise avait bien de la peine à se glisser, troublant dans leurs retraites des milliers de piletts, de bécasses, de bécassines, remisés sur le sol de cette région si accidentée. / On sait que les Balkans forment une chaîne importante. En courant entre la Roumélie et la Bulgarie vers la mer Noire, elle détache de son versant septentrional de nombreux contreforts, dont le mouvement se fait sentir presque jusqu'au Danube. »

<sup>41</sup> Par exemple à propos de Lénikalé qui « se trouve dans une importante situation stratégique, – ce qui explique pourquoi les Russes l'ont fortifiée, après l'avoir enlevée aux Turcs en 1771. C'est une des portes de la mer Noire, qui, sur ce point, a deux clés de sûreté : la clef d'Lénikalé, d'un côté, la clef de Taman, de l'autre. », *ibid.*, p. 187. Ou bien encore à propos de Batoum, *ibid.*, p. 255 : « [...] vers deux heures après midi, Ahmet, après une nouvelle étape de vingt autres verstes, faisait halte à Batoum, dans cette partie du Lazistan septentrional qui appartient à l'empire moscovite. / Ce port était autrefois un port turc, très heureusement situé à l'embouchure du Tchourock, qui est le Bathys des anciens. Il est fâcheux que la Turquie l'ait perdu, car ce port, vaste, pourvu d'un bon ancrage, peut recevoir un grand nombre de bâtiments, même des navires d'un fort tirant d'eau. Quant à la ville, c'est simplement un important bazar, construit en bois, que traverse une rue principale. Mais la main de la Russie s'allonge démesurément sur les régions transcaucasiennes, et elle a saisi Batoum comme elle saisira plus tard les dernières limites du Lazistan. »

<sup>42</sup> C'est le cas à Kilia, à la frontière entre la Russie et la Roumanie : « Cette petite ville, dont les Russes ont détruit les fortifications avant de la rendre à la Roumanie, est aussi un port du Danube, situé sur le bras qui porte son nom. / [...] Le lendemain, ils repartirent dès l'aube, et ils arrivèrent rapidement à la frontière russe. / Là, il y eut encore quelques difficultés. Les formalités assez vexatoires de la douane moscovite ne laissèrent pas de mettre à une rude épreuve la patience du seigneur Kériban, qui, grâce à ses relations d'affaires – par malheur ou par bonheur, comme on voudra –, parlait assez la langue du pays pour se faire comprendre. Un instant, on put croire que son entêtement à contester les agissements des douaniers l'empêcherait de passer la frontière. / Cependant, Van Mitten, non sans peine, parvint à le calmer. Kériban consentit donc à se soumettre aux exigences de la visite, à laisser fouiller ses malles, et il acquitta les droits de douane, non sans avoir à plusieurs reprises émis cette réflexion absolument juste : – Décidément, les gouvernements sont tous les mêmes et ne valent pas l'écorce d'une pastèque ! / Enfin la frontière roumaine fut franchie d'un trait, et la chaise se lançait à travers cette portion de la Bessarabie que dessine le littoral de la mer Noire vers le nord-est. » *Kériban, op. cit.*, p. 95-96.

<sup>43</sup> *ibid.*, p. 229 : « Ne faut-il pas que je m'occupe de renouveler nos provisions de voyage ? Nous ne tarderons pas à franchir la frontière russo-turque, et il ne sera pas aisé de se ravitailler dans les déserts du Lazistan et de l'Anatolie ! » De même un peu plus loin, p. 251 : « En effet, ce voyage au-delà de la frontière russe, à travers les régions peu fréquentées du pachalik de Trébizonde et de l'Anatolie septentrionale, qui échappent presque entièrement à l'autorité du gouvernement turc, cela valait au moins la peine que l'on regardât à deux fois avant de l'entreprendre. »

moindre paradoxe de ce roman que le refus ironiquement affiché par Verne de céder tant aux sirènes de l'orientalisme qu'aux charmes traditionnellement attachés au récit de voyage. Il est même un personnage qui semble n'avoir d'autre fonction (ou presque) dans le roman que de porter ces déceptions, le Hollandais Van Mitten, venu rencontrer en Turquie son partenaire commercial privilégié. Si à Constantinople il ne trouve pas la ville des *Mille et une nuits* dont il rêvait<sup>44</sup>, il ne lui est pas davantage permis de traverser le pays en touriste<sup>45</sup>. Le narrateur, certes, supplée à cette défaillance et produit abondamment les descriptions interdites au voyageur, en sorte que le lecteur a bien son lot de pittoresque<sup>46</sup>. Mais il n'en reste pas moins que le roman joue avec les références mythiques comme avec la forme du récit de voyage, pour placer en son cœur ce qui sans doute intéresse le plus Verne : l'exposé de ce qui permet le passage des frontières, le déploiement et l'accumulation ludiques des différentes formes et moyens de communications<sup>47</sup>.

Car si frontières il y a dans *Kériban-le-Têtu*, ce sont les routes ou les canaux qui les traversent, mais aussi les équipages, voitures, chevaux qui permettent de les franchir, qui retiennent avant tout l'attention, le train et le bateau ayant été a priori bannis par le personnage

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 12 : « Cependant, je l'avoue, ce n'est point là cette Constantinople que j'avais rêvée ! On s'imagine qu'on va entrer en plein Orient, plonger dans un songe des *Mille et une nuits*, et on se trouve emprisonné au fond... – D'un immense couvent, répondit Bruno, au milieu de gens tristes comme des moines cloîtrés. »

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 66-68 : « La nuit s'acheva sans incidents, grâce à un long et sinueux lacet que faisait la route aux approches de Viza, pour éviter les rudes pentes et les terrains marécageux de la vallée. À son grand regret, Van Mitten ne vit donc rien de cette petite ville de sept mille habitants, presque entièrement occupée par une population grecque, et qui est la résidence d'un évêque orthodoxe. Il n'était pas venu pour voir, d'ailleurs, mais bien pour accompagner l'impérieux seigneur Kériban, lequel se souciait médiocrement de recueillir des impressions de voyage. »

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 260-261 : « Un singulier pays ! écrivait Van Mitten sur son carnet de voyage, en notant quelques impressions prises au vol. Les femmes travaillent la terre, portent les fardeaux, tandis que les hommes filent le chanvre et tricotent la laine ! / Et le bon Hollandais ne se trompait pas. Cela se passe encore ainsi dans cette lointaine province du Lazistan, en laquelle commençait la seconde partie de l'itinéraire. / C'est un pays encore peu connu, ce territoire qui part de la frontière caucasienne, cette portion de l'Arménie turque, comprise entre les vallées du Charchout, du Tschorock et le rivage de la mer Noire. Peu de voyageurs, depuis le Français Th. Deyrolles, se sont aventurés à travers ces districts du pachalik de Trébizonde, entre ces montagnes de moyenne altitude, dont l'écheveau s'embrouille confusément jusqu'au lac de Van, et enserme la capitale de l'Arménie, cette Erzeroum, chef-lieu d'un vilayet qui compte plus de douze cent mille habitants. » On peut citer de même, p. 270 : « Si Van Mitten eût été moins préoccupé de son « interpellation », il aurait pu noter sur ses tablettes les différences de costume qui existent entre les Caucasiens et les Lazes. Une sorte de bonnet phrygien, dont les brides sont enroulées autour de la tête en manière de coiffure, remplace la calotte géorgienne. Sur la poitrine de ces montagnards, grands, bien faits, blancs de teint, élégants et souples, s'écartèlent les deux cartouchières disposées comme les tuyaux d'une flûte de Pan. [...] »

<sup>47</sup> La démarche est sensiblement la même dans *Michel Strogoff* (1876) par exemple, où le passage des frontières contribue de même à donner son rythme au roman, à cela près qu'il intervient en contexte de guerre. Le texte évoque d'abord les frontières – « La Russie asiatique ou Sibérie couvre une aire superficielle de cinq cent soixante mille lieues et compte environ deux millions d'habitants. Elle s'étend depuis les monts Ourals[sic], qui la séparent de la Russie d'Europe, jusqu'au littoral de l'océan Pacifique. Au sud, c'est le Turkestan et l'empire chinois qui la déterminent suivant une frontière assez indéterminée ; au nord, c'est l'océan Glacial depuis la mer de Kara jusqu'au détroit de Behring. » (*Michel Strogoff*. – *Moscou Irkoutsk* –, Paris, Hachette, 1966, p. 17) – avant de signaler les moyens de les franchir : « Aucun chemin de fer ne sillonne encore ces immenses plaines [...]. On y voyage en tarentass ou en télègue, l'été ; en traîneau, l'hiver. / Une seule communication, mais une communication électrique, joint les deux frontières ouest et est de la Sibérie [...] », *loc. cit.*

principal, comme pour augmenter le défi. La plupart des incidents du roman sont motivés par la perte d'un moyen de communication et la recherche d'un autre, que les chevaux du relais de poste aient été réservés et ne soient pas disponibles au moment voulu, qu'un train arrache une partie de l'attelage, que la tempête en disloque une autre, etc. ; aux chevaux succèdent les chameaux, aux confortables coupés les charrettes les plus simples, faisant du roman une sorte de déclinaison des modes de transport possibles. Ce n'est évidemment pas un hasard s'il s'achève plaisamment sur la découverte d'un nouveau moyen de communication, plus inattendu encore que ceux qui l'ont précédé. Kériban, ayant enfin rejoint la rive asiatique du Bosphore pour la plus grande admiration de tous, se trouve contraint de repasser de l'autre côté pour assister au mariage de son neveu. Il lui faudrait donc, une nouvelle fois, acquitter la taxe. Le négociant refuse, mettant en péril le mariage de ceux auxquels il est pourtant le plus attaché. Chacun se sépare fâché, le neveu, sa fiancée, l'ami hollandais et son serviteur rejoignant la rive européenne, tandis que Kériban s'enferme dans ses frontières, jusqu'au coup de théâtre final : un gymnaste exceptionnel a entrepris de franchir le Bosphore sur un fil, poussant devant lui une brouette où est assis son comparse. Bravant tous les dangers, il gagne son pari..., tout comme Kériban, assis dans la brouette, ayant ainsi de nouveau traversé le Bosphore sans payer.

Pochade que tout cela, certes. *Kériban-le-Têtu* est l'un de ces romans « gais » que Hetzel réclamait souvent en vain à Verne, dont l'inspiration était plus sombre. Il présente cependant cette rareté d'évoquer, chapitre après chapitre, des passages de frontières. Le romancier, certes, n'en tire pas, tant s'en faut, les potentialités dramatiques – ou romanesques – qu'on pourrait imaginer. Son refus de pratiquer le roman historique et, ainsi, de prendre parti, l'explique sans doute. Au lieu pourtant d'ignorer ces frontières, comme il le fait souvent, il joue avec. Et tout en jouant, laisse percevoir, en arrière-plan, par l'évocation même rapide de stéréotypes nationaux des différents peuples rencontrés, l'idée que la frontière, quelle que soit sa nature, qu'elle soit ou non facile à passer, qu'elle s'impose par une chaîne de montagnes infranchissables ou par un fleuve aisé à traverser, crée la patrie. Ahmed, le neveu de Kériban, en fait explicitement l'expérience à Batoum, ancienne ville ottomane conquise par la Russie : « Là, Ahmet n'était donc pas encore chez lui, comme il y eût été quelques années auparavant. Il lui fallut dépasser Günieh, à l'embouchure du Tchouk, et, à vingt verstes de Batoum, la bourgade de Makrialos, pour atteindre la frontière, dix verstes plus loin<sup>48</sup>. »

---

<sup>48</sup> *Kériban*, op. cit., p. 255. Je souligne.

## FRONTIERES DANS LA GUERRE : UNE DEFINITION ESSENTIALISTE ET NATIONALISTE

Cette expérience est évidemment beaucoup plus prégnante lorsque le touriste est remplacé par l'insurgé ou l'exilé, ou lorsque le roman se déploie dans un contexte de guerre, faisant du héros un fugitif malgré lui. C'est le cas dans deux textes relativement peu connus de Verne, *Le Chemin de France* (1887) et *Un drame en Livonie* (1904)<sup>49</sup>. Ces deux textes relèvent en réalité – le premier surtout –, d'une structure proche de celle de *Kéraban-le-Têtu* et qui était déjà, à dire vrai, celle du *Tour du monde en 80 jours*<sup>50</sup> : il ne s'agit pas seulement de passer la frontière, il s'agit encore et surtout de la passer vite, dans un temps plus ou moins précisément défini. Dans *Un drame en Livonie*, il faut quitter la Livonie dès que la mer sera « libre » (dès la fonte des glaces) ; dans *Le Chemin de France*, des Français<sup>51</sup> contraints par la déclaration de guerre de quitter l'Allemagne en 1792 (on voit avec quelle prudence Verne évite une évocation directe du conflit franco-prussien récent, même si son souvenir s'impose évidemment), ont devant eux trois semaines pour rejoindre la France<sup>52</sup>. Le passage de la frontière est de ce fait fortement dramatisé<sup>53</sup>. Une péripétie vient renforcer l'urgence : Jean, le jeune Franco-Allemand<sup>54</sup>, enrôlé au côté des Prussiens du fait de sa double nationalité, se bat avec l'un de ses chefs et est condamné à mort : ainsi, « Tant que la frontière ne serait pas entre M. Jean et les agents prussiens, il courait danger de mort<sup>55</sup> ». Verne, s'il la rappelle sans relâche, ne tire en revanche pas parti d'une autre circonstance susceptible de compliquer la situation : le héros qui

<sup>49</sup> J'aurais pu prendre également pour exemple *Michel Strogoff* 1876.

<sup>50</sup> Elle sera encore, à peu de choses près, celle de *Michel Strogoff*, du *Testament d'un excentrique* ou d'autres romans célèbres de Verne, au point qu'on pourrait évoquer une sorte d'invariant des trames romanesques.

<sup>51</sup> Tout à fait atypique dans la production romanesque des *Voyages extraordinaires*, *Le Chemin de France* est l'un des seuls romans de Verne à mettre en scène pour l'essentiel des Français. L'histoire se passe en 1792, au moment des tensions entre la France et la Prusse. Natalis Delpierre, maréchal des logis picard, demande un congé pour aller chercher en Allemagne sa sœur Irma, qui a rejoint une famille franco-allemande (c'est du moins ce que laisse imaginer la plus grande partie du roman) et vit à ses côtés, proche d'une autre famille française, composée d'un grand-père et de sa jeune petite-fille. La déclaration de guerre les prend de vitesse et ils doivent évacuer l'Allemagne en urgence.

<sup>52</sup> *Le Chemin de France*, 1887, Lausanne, Éditions Rencontre, t. XLVIII, p. 77 : « Donc, je l'ai dit, nous n'avions pas de temps de reste. D'ailleurs, la police allait être sur nos talons. Vingt-quatre heures pour quitter Belzingen, vingt jours pour évacuer le territoire allemand, cela devait suffire, si nous n'étions pas arrêtés en route. Les passeports que Kalkreuth nous délivra le soir même ne seraient valables que pour cette période. Ce délai expiré, nous pourrions être arrêtés et détenus jusqu'à la fin de la guerre ! Quant à ces passeports, ils imposaient un itinéraire dont il nous était défendu de nous écarter, et il fallait qu'ils fussent visés dans les villes ou villages indiqués par étapes. »

<sup>53</sup> *Le Chemin de France*, op. cit., p. 115 : « Une trentaine de lieues nous séparaient encore de la frontière. » et quelques lignes plus bas : « Et nous étions encore à deux journées de marche de la frontière ! » ; voir encore p. 118 : « Non, dit-il, le plus pressé est de passer la frontière. En route !... en route ! / [...] Encore quelques heures et nos passeports ne nous protégeraient plus !... / On alla ainsi jusqu'à la nuit. On campa sous les arbres. On vécut du reste des provisions. Enfin, le lendemain, 5 septembre, vers le soir, nous franchissions la frontière. »

<sup>54</sup> Sa mère est Française, son père était Allemand ou du moins croyait l'être puisque ses ancêtres, protestants, avaient émigré en Allemagne après la Révocation de l'Édit de Nantes.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 110.

raconte après coup l'histoire est lui-même un militaire français, certes en congé et dissimulé sous des vêtements de tous les jours. Des circonstances malheureuses compliquent par ailleurs le passage de la frontière : s'il convient de rejoindre la France, encore faut-il savoir où le faire, puisque le territoire est partiellement occupé<sup>56</sup>. Le roman tout entier suit ainsi « le chemin de France », cartes à l'appui<sup>57</sup>. Elles viennent éclairer les longs développements que le chapitre XX consacre à la description de la forêt de l'Argonne et des « cinq défilés » qui la « trouent [...] de part en part<sup>58</sup> », offrant de possibles passages à l'ennemi comme aux fugitifs ; le texte, détaillant la stratégie militaire, s'appesantit longuement sur la topographie, et la correspondance entre Verne et son éditeur souligne l'importance qu'il attache à ces pages<sup>59</sup>. Dans ce roman qui ne met pas en scène de machine extraordinaire, n'invente pas non plus d'aventures extravagantes, la tension porte toute entière sur le retour en pays de France, donnant à la frontière une importance dont elle jouit rarement dans les romans de Verne. Nul doute qu'ici la frontière – la forêt de l'Argonne – ne soit « naturelle » ; mais elle est plus encore spirituelle, et c'est tout un système de valeur qui oppose Français et Allemands, soulignant l'irréductibilité des deux peuples, lors même que les frontières sont – ou seraient – abolies. On conçoit dès lors la nécessité du dénouement lorsque Jean apprend qu'il n'est pas Franco-Allemand, mais bien Français, ses ancêtres émigrés en Allemagne ayant, quelques siècles plus tôt, négligé de demander leur naturalisation. Le procédé est évidemment facile, et résout comme par miracle toutes les difficultés qui pouvaient demeurer, celle, par exemple, que constituait le mariage en période de conflit d'une jeune Française avec un ennemi. Mais il dit davantage : soulignant le caractère « essentiellement » français du jeune héros, il suggère que les frontières, loin de n'être que de vagues délimitations de circonscriptions plus ou moins administratives, séparent des nations dont l'*ethos* est différent. C'est en quelque sorte une version « essentialiste » de la frontière que pose ici le roman, rattachant étroitement la frontière à la fois au patriotisme et à une forme de nationalisme, compris comme « la prise de conscience par une communauté de

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 118 : « Oui ! c'était bien le sol français que nos pieds foulèrent alors, mais le sol français occupé par des soldats étrangers ! »

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 107. Il s'agit d'une carte « De Belzingen en France ». Voir encore p. 129 la « Carte de l'Argonne ».

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>59</sup> Lettre de Jules Verne à Louis-Jules Hetzel (qui a succédé à son père après le décès de ce dernier en 1886), le 24 avril 1887 : C'est une fort bonne idée que vous avez de publier 2 cartes. Pour la première, celle de l'itinéraire, vous l'établirez facilement avec les cartes de l'époque. Pour la 2<sup>e</sup>, celle de la forêt de l'Argonne, prenez la carte de la bataille de Valmy dans l'Atlas de Thiers (*révolution française*). Elle est admirablement faite. », *Correspondance inédite de Jules et Michel Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*, établie par Olivier Dumas, Volker Dehs et Piero Gondolodella Riva, tome I, 1886-1896, Genève, Slatkine, 2004, p. 53. Une semaine plus tard, Verne insiste : « Je suis étonné de ce que vous me dites pour la carte de l'Argonne. La carte de l'Atlas Thiers que j'ai sous les yeux, n°2 de l'Atlas, comprend toute la forêt avec ses 5 passages, parfaitement dessinés, plus une petite carte à plus grands points de la bataille de Valmy. Il est impossible de trouver mieux. » Il ajoute alors en PS : « Je répète que la carte en question comprend toute la forêt de l'Argonne et ses 5 défilés depuis le Chêne-Populeux jusqu'à l'extrémité sud de la forêt, jusqu'à Triancourt. » (le 30 avril 1887, *ibid.*, p. 55).

former une nation en raison des liens ethniques, sociaux, culturels qui unissent les membres de cette communauté<sup>60</sup> ».

On retrouve cette double dimension, patriotique et nationaliste, dans *Un drame en Livonie*, roman de l'affrontement du Slave et des Germains<sup>61</sup>. Que L'Allemagne se trouve de nouveau au cœur des débats, cela s'explique aisément par le retentissement de la guerre de 1870, qui a fait de l'Allemand, où qu'il se trouve, un ennemi. Il n'est sans doute guère de textes chez Verne, excepté *Michel Strogoff*<sup>62</sup>, qui dramatise davantage le passage de la frontière qu'*Un drame en Livonie*. Le titre du premier chapitre, « Frontière franchie<sup>63</sup> », en témoigne. Il résout par avance la tension qu'impose une ouverture centrée sur les affres d'un homme dont on ignore tout, sinon qu'il a franchi à grand peine la frontière de Livonie<sup>64</sup>. La longue marche de l'homme, parsemée de dangers (les douaniers, les loups, la faim), permet d'interroger la nature d'une frontière que la géographie, ici, n'explique pas : « La frontière ! avait dit cet homme. Mais quelle était cette frontière, dont aucun cours d'eau ne fixait la limite, ni la saillie d'une chaîne, ni les massifs d'une forêt ?... N'existait-il là qu'un tracé conventionnel, sans aucune détermination géographique ?... / En effet, c'était la frontière qui sépare de l'Empire russe ces trois gouvernements de l'Esthonie, de la Livonie, de la Courlande, compris sous la dénomination de provinces Baltiques. Et, en cet endroit, cette ligne limitrophe partage du sud au nord la surface, solide l'hiver, liquide l'été, du lac Peipous<sup>65</sup>. » Point de frontière naturelle, donc : Verne, tout au contraire, montre dans ce roman comment les frontières sont créées par les hommes, comment, en l'occurrence, elles sont le lieu de la domination germanique imposée au monde

<sup>60</sup> Je reprends le premier item de la définition proposée par le *Trésor de la langue française*.

<sup>61</sup> *Un drame en Livonie*, La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2007. « Slave et Germains » est le titre du chapitre VI.

<sup>62</sup> L'intrigue et les péripéties du roman sont entièrement dictées par l'arrêté du gouverneur de Nijni-Novgorod : « 1° Défense à tout sujet russe de sortir de la province, pour quelque cause que ce soit. / 2° Ordre à tous les étrangers d'origine asiatique de quitter la province dans les vingt-quatre heures. » *Op. cit.*, p. 79.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 7-8 : « Cet homme était seul dans la nuit. Il passait comme un loup entre les blocs de glace entassés par les froids d'un long hiver. [...] De douloureuses gerçures fendaient ses lèvres et ses mains. La pince de l'onglée lui serrait l'extrémité des doigts. Il allait à travers une obscurité profonde, sous un ciel bas dont les nuages menaçaient de se résoudre en neige, bien que l'on fût déjà aux premiers jours d'avril, mais à la haute latitude du cinquante-huitième degré. / Il s'obstinait à ne pas s'arrêter. Après une halte, peut-être eût-il été incapable de reprendre sa marche. / Vers onze heures du soir, cet homme s'arrêta cependant. Ce ne fut pas parce que ses jambes lui refusaient le service, ni parce que le souffle lui manquait, ni parce qu'il succombait à la fatigue. Son énergie physique valait son énergie morale. Et, d'une voix forte, avec un inexprimable accent de patriotisme : / « Enfin... la frontière... s'écria-t-il, la frontière livonienne... la frontière du pays ! » / Et de quel large geste il embrassa l'espace qui s'étendait devant lui à l'ouest ! De quel pied assuré il frappa la surface blanche du sol comme pour y graver son empreinte au terme de cette dernière étape ! / [...] Enfin, après avoir, par miracle, échappé aux rencontres où il eût peut-être laissé sa vie, il venait de s'écrier : - La frontière livonienne... la frontière ! »

<sup>65</sup> *Un drame en Livonie*, *op. cit.*, p. 9.



slave, les provinces baltiques étant présentées comme naturellement liées à l'Empire russe<sup>66</sup>. Aussi le passage de la frontière a-t-il partie étroitement liée avec l'expression patriotique. Passer la frontière de Livonie revient à s'affirmer slave, contre les garde-chiourme germains dont le « verda<sup>67</sup> » se fait entendre en vain. La frontière est patrie, elle est marquée par une langue. Ce ne sont donc plus des barrières matérielles qui la définissent, mais des coutumes, un *ethos* : ainsi de la brutale ponctualité germanique de la famille Johausen, dont le serviteur, fouetté pour ses retards, fait régulièrement les frais<sup>68</sup>. Comme dans *Le Chemin de France*, aux traits généreux des jeunes héros livoniens correspond l'arrogance du jeune Allemand. La frontière sépare des nations, de cultures, de traditions, de nature même, d'essence différentes. Qu'elle soit ou non géographiquement marquée, on ne saurait dès lors la contester.

## CONCLUSION

Un double mouvement fort ambigu anime ainsi *Les Voyages extraordinaires*, tantôt attachement à la patrie et à une réalité nationale symbolisées par le passage de la frontière, tantôt, au contraire, valorisation de parcours trans-nationaux, dans lesquels les frontières n'auraient plus de sens. Une chose est sûre : qu'il s'en amuse ou qu'il les redoute, qu'il les ignore ou accepte de les évoquer, intégrant ainsi dans ses romans des considérations historico-politiques dont il prétend pourtant se garder, les frontières, chez Verne, n'existent que pour être franchies. Les moyens de communication, tous plus originaux les uns que les autres, n'ont d'autre sens que de permettre ce passage : sur terre, bien sûr, plus encore par les airs ou par mer, là où la limite exacte est plus difficile à fixer.

Hetzl l'avait bien compris, quand il évoquait l'Albatros, l'extraordinaire machine de Robur-le-Conquérant : « ce serait le contraire de la tour de Babel, l'unité du monde s'ensuivrait forcément, plus de frontières possibles, tout serait à tous et à chacun, et vous démontreriez, tout en courant, que ce serait là une révolution dont les conséquences seraient incalculables. / Elles mettraient à néant toutes les décisions que les nationalités, les frontières établissent, et

---

<sup>66</sup> Jamais en revanche Verne n'envisage la possibilité d'une indépendance des pays baltes. Il salue tout au contraire leur « russification », préférable à toute forme de germanisation.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 13 : « L'homme avait fait une cinquantaine de pas lorsqu'un sonore « qui vive ? » éclata sur sa droite. / Ce « qui vive ? » prononcé avec un fort accent germanique, qui ressemblait au « verda » allemand, produisit la plus désagréable impression sur celui auquel il s'adressait. D'ailleurs, la langue allemande est la plus employée, sinon par les paysans, du moins par les citadins des provinces Baltiques. »

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 99 : « C'est ainsi que les choses se passaient à cette époque et se passent peut-être encore en Courlande, en Esthonie, en Livonie ».

forceraient à une concorde ou à une extermination universelle<sup>69</sup>. » Mais après avoir mis l'accent sur le caractère révolutionnaire d'un engin auquel aucune frontière ne résisterait, Hetzel poursuivait, mettant en garde son auteur : « Pour le dire entre nous, je crois bien, en effet, que le bon Dieu a eu ses raisons pour ne pas donner à l'homme des ailes comme aux oiseaux, des nageoires comme aux poissons, et que, parmi ces raisons, il y a celle-ci : que l'homme disséminé sur tous les points de la Terre, sous des climats différents, a besoin de n'être pas partout le même, et peut-être de vivre suivant les races, séparé, divisé en nations pour lesquelles c'est un cas de sécurité de ne pas pouvoir voisiner en cinq minutes<sup>70</sup>. » De la disparition des frontières ou de leur bien fondé : évoquant leur possible suppression comme gage de communion ou d'extermination universelles, l'éditeur finit par trancher dans le sens d'une valorisation de la frontière et avec elle de la nation, sans que l'auteur réponde sur ce point. On trouvera un ultime témoignage de l'ambiguïté de Verne dans le rappel des dernières paroles du capitaine Nemo. Verne, on le sait, avait d'abord écrit : « Indépendance » ; Hetzel a corrigé : « Dieu et Patrie<sup>71</sup> ! ». Verne n'a pas réagi à ce qui peut cependant apparaître comme une véritable trahison du texte originel ; sa correspondance, en tout état de cause, ne porte pas de trace de revendication à ce propos, non plus que de regret. Dieu, la patrie – et avec la patrie les frontières qui la protègent sans doute – font ainsi retour jusque dans les *ultima verba* du personnage le plus déterritorialisé des *Voyages extraordinaires*.

*Marie-Françoise Melmoux-Montaubin*

*(Maître de conférences – Université de Picardie Jules Verne –  
CERCLL/Roman&Romanesque)*

<sup>69</sup> Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, le 6 juin 1885, dans *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, tome III, *op. cit.*, p. 294-295.

<sup>70</sup> Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, le 6 juin 1885, dans *ibid.*, p. 296.

<sup>71</sup> *L'île mystérieuse* (1875), Paris, Le Livre de poche, 2002, p. 762.

## **BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE**

DUMAS, Olivier, GONDOLO DELLA RIVA, Piero, DEHS, Volker (éd.), *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, tome III (1879-1886), Genève, Slatkine, 2002.

DUMAS, Olivier, GONDOLODELLARIVA, Piero, DEHS, Volker (éd.), *Correspondance inédite de Jules et Michel Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*, tome I, 1886-1896, Genève, Slatkine, 2004.

LEVASSEUR, Émile, *L'Étude et l'enseignement de la géographie*, Paris, Ch. Delagrave et Cie, Libraires-éditeurs, 1872.

MARCHAND, Philippe (éd.), *L'Histoire et la géographie dans l'enseignement secondaire. Textes officiels t. 1 : 1785-1914*, Paris, INRP, 2000.

RECLUS, Élisée, *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes*, I, *L'Europe méridionale*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1876.

SAMOYAULT, Tiphaine, *Excès du roman*, Paris, Nadeau, 1999.

SEILLAN, Jean-Marie, « Petite histoire d'une révolution épistémologique : la captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne », dans *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle ?*, Corinne Saminadayar-Perrin(dir.), Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, p. 199-218.